Que disent les noms-messages ?

Gestion de la parenté et nomination chez les Bwa (Mali)

What Do "Message-Names" Say ? The Management of Kinship and the Act of Naming among the Bwa (Mali)

Cécile Leguy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/22626>

DOI : 10.4000/lhomme.22626

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 25 février 2011

Pagination : 71-92

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Cécile Leguy, « Que disent les noms-messages ? », *L'Homme* [En ligne], 197 | 2011, mis en ligne le 18 février 2013, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/22626> ; DOI : 10.4000/lhomme.22626

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© École des hautes études en sciences sociales

Que disent les noms-messages ?

Gestion de la parenté et nomination chez les Bwa (Mali)

What Do “Message-Names” Say ?. The Management of Kinship and the Act of Naming among the Bwa (Mali)

Cécile Leguy

Je remercie Bertrand Masquelier de son soutien et de l'intérêt qu'il a toujours manifesté pour mes recherches. Ce texte a fait l'objet d'une présentation orale au séminaire « Nomination, dénomination et terminologie de parenté », qu'il anime avec Isabelle Leblic au Lacito (UMR 7107 du Centre national de la recherche scientifique).

- 1 DONNER UN NOM à un enfant qui vient de naître, c'est bien souvent en dire beaucoup sur soi et sur ses préoccupations. Le nom, tout en désignant la personne nommée, tout en la classant parfois, révèle également des éléments de l'identité ou des pensées du donneur, de celui qui a fait le choix du nom, de celui qui le premier a énoncé cette parole désormais liée à l'individu. Chez les Bwa¹, comme dans de nombreuses sociétés africaines, les noms individuels sont souvent à entendre comme des messages adressés à une tierce personne. Il n'existe pas à proprement parler de répertoires de noms propres, chacun pouvant en créer un en fonction du message qu'il souhaite transmettre. Le nom choisi ne dit pas seulement alors quelque chose du donneur, il dit également quelque chose à quelqu'un, il fait acte de parole, acte qui sera réitéré à chaque nouvelle énonciation.
- 2 Les noms de personne dont il est question dans cet article sont les noms usuels², employés en référence comme en adresse, donnés en boomu³ quelque temps après la naissance d'un enfant (en général trois jours après pour un garçon, quatre pour une fille, ce délai pouvant être plus long si l'enfant naît loin de sa famille ou de la famille de sa mère). Un individu reçoit habituellement un nom d'un grand-parent paternel et un autre d'un grand-parent maternel, et est appelé par l'un ou l'autre selon les relations que son interlocuteur entretient avec l'un ou l'autre lignage. Il peut selon les cas recevoir aussi un nom de quelqu'un d'autre⁴ : de sa mère, par exemple, si les circonstances de la naissance lui ont paru remarquables⁵, d'une autre personne de son entourage ou bien encore d'un

griot ou d'un forgeron⁶. Chacun peut ainsi être désigné par des noms différents, en fonction des relations avec ses interlocuteurs.

- 3 Tous les noms de personne ne sont pas des noms-messages. Certains sont purement descriptifs. C'est le cas des noms donnés aux jumeaux ou aux enfants posthumes, ou d'autres qui paraissent plus anecdotiques, comme les noms mettant en valeur une spécificité physique remarquée du bébé, souvent sa maigreur (par exemple, Brindille = *Bwèmi* [m.]). Ces noms descriptifs sont cependant relativement rares. D'autres peuvent être compris comme des messages adressés à des entités surnaturelles, tels les noms théophores donnés à la suite d'un sacrifice⁷, ou encore les noms-repoussoirs⁸ donnés à un enfant né après plusieurs décès. Des noms de ce type sont couramment portés. Ils sont cependant beaucoup moins fréquents que les noms-messages adressés plus précisément à une personne ou à la communauté.
- 4 La plupart des noms sont en effet des noms allusifs destinés à transmettre un message. L'enfant se présente alors comme un prétexte (ou une aubaine) pour émettre une parole d'une manière tout à fait valorisée dans ce contexte où « bien parler » consiste à parler en proverbes. Le nom est une formule elliptique qui prend sens dans le contexte plus général entourant la naissance de l'enfant : ne peuvent vraiment le comprendre que les personnes concernées. Il s'agit donc d'un message événementiel, à entendre comme un texte de circonstance (Siran 1987). Ces noms-messages intéressent l'anthropologue dans la mesure où ils traduisent ce qui ne saurait se dire de manière explicite, ce qui pourrait fâcher ou ce qu'on ne s'abaissera pas à formuler sans détour, dévoilant ses préoccupations ou ses pensées. Comme le remarque Samuel Obeng, « Proverbial names criticize, admonish, praise, or explain a course of action by a member or members of the community and are used as strategic alternatives to confrontational discourse » (2001 : vii).
- 5 Une thématique semble tout particulièrement focaliser les messages ainsi émis, qui peut être désignée par un terme pour l'instant très général : la « parenté ». Se marier, avoir des enfants, voir la famille prospérer, nouer de bonnes alliances... sont toujours d'importantes préoccupations, et c'est en nommant les nouveau-nés que les Bwa expriment leurs angoisses, leurs ambitions et leurs déceptions sur ces sujets. Mais les noms ne font pas qu'évoquer allusivement des opinions qu'il ne sied pas de révéler ouvertement. Ils semblent également opérer un travail d'ajustement, entre normes et pratiques, qu'il m'intéresse tout particulièrement d'interroger à propos des relations de parenté.
- 6 Pourquoi les sujets concernant la parenté sont-ils évoqués de préférence dans les noms donnés aux enfants ? Partant de ce questionnement, les données issues du terrain seront interrogées en analysant dans un premier temps ce qui est signifié dans ces noms-messages. Dans la mesure où ceux qui nomment sont également ceux qui ont l'autorité dans l'organisation villageoise traditionnelle, seront ensuite recherchées les raisons qui poussent les anciens à user de telles stratégies de discours, ce qui mènera vers une réflexion plus générale sur les relations entre nomination et parenté.

Que dit-on en nommant un enfant ?

- 7 Sans précisions sur le contexte du choix du nom, on ne peut pas en dire grand-chose. Certaines personnes ignorent d'ailleurs la signification de leurs propres noms : si on n'a pas la curiosité de demander les raisons du choix de ses noms dans son enfance, on risque

de ne plus avoir les moyens de les connaître en vieillissant. On peut penser aussi que certains noms prêtent moins que d'autres à gloser, tout simplement parce qu'ils sont de portée sémantique moindre (ce qui, bien entendu, resterait à prouver). Ainsi, comme le confiait un informateur interrogé sur le sens de son nom :

« J'imagine que si ce nom avait été un message accusateur envers quelqu'un ou s'il avait eu une portée quelconque, j'aurais su ce qu'il signifiait. Je n'ai jamais demandé, mais si on ne m'a rien dit, c'est sans doute parce que ce n'était pas un message très important ».

- 8 Parfois, il ne suffit pas d'être informé du contexte général du nom pour en comprendre le sens. Il peut être nécessaire, en plus de l'identité et des intentions du donneur, de connaître l'environnement linguistique de ce nom, à savoir les autres noms reçus par la personne ou encore ceux donnés aux membres de sa fratrie, car souvent les noms des enfants qui se suivent vont dans le même sens ou bien se répondent. Le nom est rarement un terme isolé : il s'inscrit le plus souvent dans une situation dialogique, soit de manière synchronique en réponse directe à la parole énoncée par la famille alliée en nommant le même enfant, soit de manière plus diachronique, en reprenant le discours (ou le dialogue) entamé à la naissance d'un aîné.
- 9 À partir d'un corpus de noms recueillis lors d'enquêtes de terrain⁹, il a été possible de déterminer « de quoi parlent » les noms donnés aux enfants. On constate alors la prédominance de préoccupations liées de façon générale aux relations de parenté. Précisons à présent que les Bwa sont patrilinéaires, de résidence (patri)virilocale. Un enfant appartient donc exclusivement au lignage de son père, même s'il entretient des liens privilégiés avec la famille de sa mère. Il peut d'ailleurs être élevé par cette famille, la grand-mère maternelle ayant la possibilité de demander qu'on lui envoie un enfant (le plus souvent une fille) en remplacement de sa fille mariée. La fillette grandit alors dans le village de sa mère et y côtoie les enfants de ce lignage, ce qui lui offre l'opportunité de s'y marier par la suite, reproduisant ainsi l'« alliance à réciprocité différée » traditionnellement préférentielle, même si elle n'est plus imposée à l'aînée des filles d'une fratrie comme il semble qu'elle l'était autrefois (Capron 1988 ; Hertrich 1996).

Messages au sujet du mariage des parents de l'enfant

- 10 La question de l'alliance est un point essentiel abordé dans les noms-messages (elle concerne un tiers des noms-messages du corpus), attribués tant par la famille paternelle de l'enfant que par la famille de sa mère. Le sujet qui préoccupe plus précisément les donneurs de nom est le mariage de leurs enfants, c'est-à-dire des parents de l'enfant nommé. On observe, dans un premier temps, une différence notable entre les noms donnés par le lignage de la mère de l'enfant et ceux donnés par le lignage paternel. En effet, en comparant les noms délivrés par l'un et l'autre côté¹⁰, j'ai pu remarquer combien virulents pouvaient être les messages émis par les parents de la mère de l'enfant, souvent déçus du mariage de leur fille, par rapport à ceux, souvent plus conciliants, adressés comme en retour par les parents du père. Ainsi une même jeune fille est-elle nommée Aimée (*Anou*) dans son lignage, tandis que chez les parents de sa mère (auprès desquels elle vivait quand je l'ai rencontrée), on l'appelle Déconsidérer (*Zùára*)¹¹.
- 11 Du point de vue du lignage paternel, un enfant est toujours une chance et, quelles que soient les circonstances du mariage, on se satisfait de sa naissance, alors que les parents d'une fille sont moins enclins à se réjouir quand une alliance ne leur convient pas. Dans ce

cas, la nomination de l'enfant est l'occasion d'un dialogue entre les deux lignages, les parents de la mère manifestant ainsi leur mécontentement ou leur déception, tout en acceptant l'enfant nouveau-né à qui ils donnent un nom. Durant toute la vie de l'enfant, on saura cependant qu'ils n'étaient pas tout à fait d'accord avec ce mariage (parce qu'ils avaient fait un autre choix pour leur fille, qu'ils l'avaient destinée à un autre lignage, ou qu'ils espéraient une alliance plus prometteuse). Marier une fille, c'est d'abord une stratégie pour ouvrir son réseau d'alliance, d'où la déception des parents lorsque la fille choisit un jeune homme considéré comme « non intéressant » : un membre d'un lignage de plus basse condition, par exemple, ou bien un « étranger » (qui vient d'un village trop lointain, dont on ne connaît pas la famille avec laquelle il risque d'être difficile, pour simple raison de distance, de nouer de nouvelles alliances). C'est ce qu'ont exprimé les grands-parents maternels de Fais-ton-choix (*Wé-tá* [f.] : « fais/part ») et de Cela-ne-nous-concerne-pas (*Mùú-cirá* [m.] : « cela + *nég.*/concerne + nous »). Les parents d'une fille sont également réticents au redoublement d'alliance, qu'on cherche à éviter, car, en laissant une deuxième fille de la famille partir dans un même lignage, on perd une possibilité d'honorer une autre alliance ou de nouer une nouvelle relation. Les parents de sa mère ont ainsi nommé Cela-ne-se-fait-pas (*Má-we* [m.] : « *nég.*/faire »), laissant bien entendre leur désapprobation. Il arrive alors couramment que, face à la déception des parents de la jeune fille, ceux du garçon leur manifestent leur désir de réconciliation en attribuant à l'enfant de cette union (pas forcément le premier : souvent l'enfant suivant) un nom-message comme Fais-que-cela-se-passe-sans-histoire (*NE-mù-'u* [m.] : « donne/cela/se passe sans histoire ») ou La-paix-est-difficile (*HEra-dò* [f.] : « paix/est difficile »). Les noms de la personne présentent ainsi le dialogue tout allusif qui anime les deux familles, les parents de la mère exprimant de façon parfois très amère leur mécontentement, les parents du père les invitant plutôt à accepter la situation.

- 12 Le message contenu dans le nom d'un enfant peut également s'adresser aux rivaux : à un prétendant éconduit ou à sa famille, ou encore à un lignage concurrent depuis plusieurs générations)¹². En cas de rivalité entre deux jeunes hommes, les parents du vainqueur manifesteront leur joie dans le nom choisi pour l'enfant qui est l'incarnation même de leur réussite. L'allusion est alors moins l'expression de la satisfaction d'avoir fait une belle union, qu'une provocation destinée directement aux familles des autres prétendants ou du fiancé malheureux. Ainsi Nous-sommes-les-plus-forts (*Dá-po-bà* [m.] : « pouvoir/plus que/eux ») tient-il son nom du conflit qui a opposé son lignage paternel à la famille du premier fiancé de sa mère. Celle-ci s'était opposée avec force à l'union des parents de Nous-sommes-les-plus-forts, sa mère leur ayant été promise depuis longtemps. Face à la gravité de la situation, les amoureux ont dû s'enfuir ; rattrapés, ils ont même, à la suite de la plainte de la famille du fiancé éconduit, séjourné un temps en prison. Finalement, la naissance de l'enfant mit un terme à cette discorde, les parents du père de Nous-sommes-les-plus-forts ayant tranché en lui donnant ce nom ouvertement adressé aux « perdants ». Dans le même ordre d'idées, Force-Femme (*Pà'á-hán* [f.]) et Force-est-bonne (*Pà'á-sín* [m.] : « force/est délicieuse ») signalent, par leur nom, la victoire de leur père sur un autre prétendant. Ou encore, certains de ces heureux élus font savoir à tous qu'ils ont conquis leur fiancée sans trop de peine (sans travailler dans le champ de son père, sans faire de longues démarches ni de nombreux cadeaux...) en nommant par exemple leur enfant Cadeau (*Sanmù* [m.]) ou Femme-reçue-pour-rien (*Bián-hán* [f.] : « rien/femme »). Là aussi, le message émis est particulièrement provocateur.

- 13 Ce ne sont pas toujours les aînés qui portent de tels noms-messages. Selon les situations, il peut arriver que chaque nouvelle naissance soit l'occasion de rappeler son opinion, l'ensemble de la fratrie (ou une partie, les trois premiers enfants par exemple) présentant dans la suite des noms reçus une position affirmée et confirmée. Souvent, on attend au moins la naissance du deuxième enfant pour manifester une opinion trop polémique, le premier recevant des noms plus anodins (noms descriptifs ou nom d'un aïeul)¹³. Quand la situation est particulièrement conflictuelle, on peut préférer reporter le message allusif à un moment plus approprié : parmi ses noms de naissance, Isabelle a reçu de sa grand-mère maternelle Celui-qui-est-bien-entouré-a-raison (*Nii-so-tian-mi* : « gens/possesseur/vérité/existe »). Or, Isabelle est le dixième et dernier enfant de sa fratrie et les noms de ses aînés ne font aucunement allusion au mariage mouvementé des parents. En effet, leur mère était fiancée à un jeune homme qui avait déjà offert les arachides¹⁴ à sa famille quand leur père l'a convoitée. Les parents de leur mère se sont alors entendus avec la famille du premier fiancé pour réclamer au nouveau prétendant le remboursement desdites arachides (ce qui ne représentait pas moins de quarante paniers). Le défi était de taille : un champ ne pouvait suffire ! Mais sa famille s'est rassemblée au complet autour du jeune homme et, ensemble, ils ont réussi à regrouper la quantité demandée. Le premier fiancé, qui préparait son mariage depuis plusieurs années, vit ainsi d'un jour à l'autre son projet s'évanouir. La vexation et la déception furent telles que la mère de la jeune fille attendit la naissance du dixième enfant pour émettre son message : ce qui avait fait la force du prétendant victorieux, c'était l'union et la grandeur de sa famille.
- 14 Enfin, si une jeune fille a la mauvaise idée d'épouser un membre d'un lignage rival (*bàyanà*), même si la rivalité est ancienne, les parents exprimeront leur réticence et leur crainte que cette union ne mène à rien, autrement dit qu'elle ne suffise pas à résoudre le conflit latent et ne permette donc pas de nouvelles alliances par la suite. C'est dans ce sens que furent nommés par leurs grands-parents maternels respectifs Une-seule-parole (*Tan'-éré* [m.] : « voix¹⁵/une seule ») et On-les-connaît (*Zun-bà-bè* [f.] : « connaître/leur/chose »). Une-seule-parole rappelle par son nom la position de ses ancêtres envers le lignage de son père : leur rivalité a entraîné une inimitié éternelle, que l'union actuelle ne saurait dissiper. De la même façon, On-les-connaît laisse entendre que, bien qu'on ait finalement accepté le mariage de sa mère, on ne s'estime pas allié pour autant avec la famille de son père.
- 15 Les noms-messages en lien avec le mariage des parents de l'enfant nommé sont donc les plus nombreux. Ils sont aussi ceux dont on connaît précisément les origines, ceux dont on parle le plus (ceci pouvant expliquer cela) : en effet, un individu a toujours une certaine fierté à interpréter le sens de son nom, surtout quand celui-ci rappelle les épisodes les plus « croustillants » de la vie de ses parents...

Messages au sujet d'un conflit familial

- 16 Un autre type de message domine dans notre corpus : il s'agit des messages relatifs à certains conflits familiaux (un tiers du corpus également). Les problèmes conflictuels sont en effet fréquemment dénoncés dans les noms donnés aux enfants. Conflits de voisinage, conflits avec des artisans, conflits intervillageois peuvent ainsi être signifiés. Mais ce sont plus précisément les conflits familiaux qui sont concernés ici.
- 17 Il est courant d'entendre dans le nom donné à un nouveau-né par son grand-père paternel des reproches adressés à l'un de ses fils (pas forcément au père de l'enfant). Par

exemple, à la naissance de Il-y-a-une-limite (*Dàn-mi* [m.] : « limite/existe »), son grand-père était fâché avec son fils aîné. Pour lui signaler, ainsi qu'à tout le monde, qu'il y a une fin à toute chose, il donna ce nom à l'enfant de son fils cadet. L'allusion était doublement indirecte, puisque l'énonciataire n'était pas le père de l'enfant, mais son frère aîné. Il s'agissait d'une parole de réconciliation que le père, en nommant ce nouveau petit-fils, donnait à entendre de manière voilée mais non moins significative.

- 18 Les conflits intra-familiaux surgissent fréquemment dans une société qui valorise la mise en commun des moyens de production et de la production elle-même. Traditionnellement, le père reste le chef de famille et, tant qu'il peut encore se rendre aux champs pour travailler, ses fils cultivent pour lui, de même que ses petits-fils dès qu'ils sont en âge de le faire. Les femmes de la famille (femmes des fils, puis femmes des petits-fils) préparent la nourriture commune à tour de rôle, le père donnant à chacune ce dont elle a besoin le matin de son jour de cuisine. Le patriarcat a donc la totale mainmise sur les richesses familiales (il possède les clés des greniers) et c'est à lui que revient la décision des dépenses, ce qui peut facilement entraîner des conflits inter-générationnels, surtout quand les jeunes ont connu une certaine autonomie durant une période d'exode en ville ou en Côte d'Ivoire. Il arrive alors un moment où, fatigué des querelles et impatient de pouvoir faire ses propres choix en matière d'argent (pour prendre une deuxième femme ou s'offrir une mobylette par exemple, ou parfois tout simplement pour pouvoir payer des médicaments ou la scolarité d'un enfant sans avoir à réclamer), un fils préfère se séparer de la famille pour cultiver seul avec ses propres fils devenus assez grands. Ces scissions familiales, fréquentes, sont continuellement dénoncées comme les conséquences d'un monde moderne où on ne respecte plus l'autorité des anciens, où on a renoncé à un certain idéal communautaire (mais ces scissions familiales ont sans doute toujours existé : elles arrivent seulement plus tôt de nos jours, des fils pouvant prendre leur indépendance alors que leur père cultive encore)¹⁶. Les plus âgés, de fait relégués au rang de vieux (qui ne cultive plus, n'a plus la gestion de la production, mais garde le pouvoir spirituel et la gestion des affaires familiales et villageoises : sacrifices, mariages, litiges...), peuvent exprimer leur dépit ou inviter à la paix familiale par l'intermédiaire de la nomination d'un enfant. Lorsque J'en-ai-assez (*Sá-bu-sé* [f.] : « est fatigué/cela/chez ») est née, sa grand-mère paternelle ne voulait pas dénoncer ouvertement les problèmes familiaux, mais ce choix de nom lui permettait d'ouvrir son cœur sans critiquer personne... Le nom de Bosquet (*Banu* [m.]) lui a été donné par son grand-père paternel en raison d'un désaccord qui avait conduit ses deux fils à se séparer pour cultiver chacun de son côté. L'harmonie familiale en fut assombrie, ce qu'il a voulu signifier en donnant ce nom évoquant la pénombre des sous-bois au bébé.

Messages relatifs au désir d'enfant

- 19 Un troisième sujet récurrent des messages émis par les noms (il représente environ un cinquième du corpus) est le désir d'enfant ou de descendance masculine. Les enfants sont la première richesse des paysans bwa : les garçons, qui demeureront toujours dans la maison de leur père, auront vite des bras solides pour cultiver et remplir les greniers familiaux, tandis que les filles, qui partiront se marier, permettront de renouveler des alliances avec des lignages alliés de longue date ou d'en nouer de nouvelles.
- 20 Quand un couple reste longtemps sans avoir d'enfant, celui qui arrive reçoit souvent un nom, d'un grand-parent ou de ses propres parents, exprimant leur joie. C'est le cas de

Petite-aimée (*Ànú-zo* [f.] : « aimer/petite ») et de On-a-supporté-cela¹⁷ (*Bè-'u* [m.] : « chose/supporter quelque chose ou quelqu'un »). Il arrive aussi qu'une femme donne naissance à toute une série de filles, un enfant de sexe masculin se faisant alors désirer. Qu'ai-je-vu ? (*Máa-wé* [m.] : « ai vu/quoi ? ») a ainsi reçu son nom de son grand-père paternel : il était le premier garçon de sa génération et le grand-père espérait bien en voir naître d'autres. Il voulait signifier qu'il n'avait encore rien vu. De même, Où-étais-tu ? (*Éna-wé* [m.] : « se trouver/où ? ») est le treizième enfant de sa fratrie : les dix premiers sont morts à la naissance et les onzième et douzième sont des filles, nommées Le-père-est-fatigué (*Máa-sá* [f.] : « père/est fatigué ») et Ne-refuse-pas-par-caprice (*Má-hébò* [f.] : « nég./refuser par caprice »), même si un garçon aurait été préféré...

- 21 Ces messages nous disent combien il est important pour les paysans bwa de mettre au monde des enfants, de voir les générations se succéder, d'être assuré de la survie du groupe. Au-delà de l'événement, c'est le souci de progéniture qui est manifesté par ces noms.
- 22 Les préoccupations liées à la parenté – l'alliance, la bonne entente dans la famille et la fécondité des couples – se présentent ainsi comme les principaux sujets d'inspiration des noms-messages adressés à une tierce personne. Interrogeons-nous à présent sur cette manière privilégiée de « parler parenté ».

Une manière privilégiée de “parler parenté”

- 23 Les noms-messages donnés aux enfants sont un moyen particulièrement développé en contexte africain d'exprimer des opinions, de manifester ses désirs ou ses déceptions, de critiquer même sans que cela prêche à conséquence. Les conflits peuvent ainsi se résoudre, chaque partie ayant connaissance de la position de l'autre sans qu'il y ait de réelle confrontation. On peut cependant s'interroger sur la nécessité, pour les personnes âgées qui sont de manière générale les productrices de noms-messages adressés à une tierce personne, de recourir à une telle stratégie de discours, alors qu'elles sont censées avoir autorité, notamment sur les questions relatives à l'alliance.
- 24 Traditionnellement, en effet, l'alliance est l'affaire des anciens. Les relations entre lignages sont fondées sur la réciprocité, et les alliances mettent en jeu des stratégies qui dépassent les individus. Les responsables lignagers bwa estiment par ailleurs qu'il est de leur devoir de procurer une première épouse à chacun de leur descendant¹⁸. Autrefois, les mariages étaient souvent arrangés quand les enfants étaient encore jeunes, parfois même dès leur naissance. Les fiançailles¹⁹ d'enfants étaient pratiques courantes et engageaient les familles au point qu'il était difficile, par la suite, de remettre en cause ce qui avait été tissé depuis des années. Dès que le garçon était suffisamment robuste, il assurait pendant trois années²⁰ des prestations dans le champ d'arachides de son futur beau-père, accompagné de ses compagnons d'âge. Actuellement, si les anciens des familles continuent de régler entre eux certaines alliances, ils le font avec une plus grande souplesse qu'autrefois²¹. Selon les enquêtes démographiques menées par Véronique Hertrich et Marie Lesclingand (2003 : 269), on constate une prise en charge croissante du projet matrimonial par les intéressés eux-mêmes, la moitié des mariages des hommes nés après 1960 relevant d'une initiative individuelle (contre un tiers pour les hommes nés avant 1945). Les prestations en travail et en don de paniers d'arachides, qui sont au bénéfice du responsable lignager, ont été allégées, le travail dans le champ des futurs beaux-parents ne se faisant souvent plus que sur une seule année. Selon les villages,

d'autres compensations ont pu être introduites, comme des dons d'argent ou de pagnes. Ces compensations restent cependant modestes chez les Bwa : il n'est pas question pour une femme de laisser croire qu'elle a été mariée pour de l'argent. L'essor des migrations de travail, masculines à partir des années 1960, puis également féminines à partir des années 1990, implique des changements importants sur la gestion des mariages par les familles et sur la possibilité de contrôle des jeunes générations par les plus âgées, d'autant plus que, à la différence de la majorité des migrations masculines, les migrations des jeunes filles se font souvent sans l'accord des responsables lignagers.

- 25 Par ailleurs, les Bwa ont toujours accordé une certaine importance à la liberté individuelle, notamment celle des jeunes filles qui semblent avoir depuis des temps immémoriaux la possibilité de rompre les fiançailles²² ou de s'évader de chez leur mari pour rejoindre un amant si elles sont insatisfaites (cf. Retel-Laurentin 1979). La pratique, toujours d'actualité, du rapt symbolique de la jeune fille, puis de sa rétention pendant un mois dans une famille alliée d'où elle ne manquera pas de tenter de s'enfuir, peut être comprise en relation avec cette liberté féminine²³. Une femme pourra ainsi toujours justifier son départ du domicile conjugal par le fait qu'elle n'était pas vraiment d'accord, qu'on l'a enlevée de force et qu'elle a même – il y a des témoins – tenté d'échapper à la surveillance de ses hôtes pour retourner chez ses parents.
- 26 Le respect de la liberté individuelle de leurs filles peut entraîner les Bwa à ne pas s'opposer directement à une union qu'ils désapprouvent ou à accepter que leurs enfants fassent un mariage qui n'entre pas dans leurs plans :

« Il semblerait que la pratique matrimoniale bwa, pour dominée qu'elle paraisse par le souci d'une distribution planifiée des femmes (échanges interlignagers) a de tout temps fait une place, peu ou prou mesurée, à ce que nous conviendrons de dénommer le mariage par choix réciproque : le garçon et la fille s'élisent librement, hors de toute intervention ou pressions contraignantes de leurs parents ; les deux « maisons » concernées se contentent d'entériner, dans les formes sociales et par les rituels religieux les mieux appropriés à sauver les apparences et à préserver ainsi de la contagion contestataire l'ordre matrimonial *légal* ». (Capron 1988 : 114)
- 27 Cependant, s'ils souhaitent donner leur avis aux principaux intéressés – mais aussi à tous ceux qui estiment qu'ils font une erreur en ayant la faiblesse de laisser faire les jeunes sans rien dire –, les anciens trouvent dans la nomination de leurs petits-enfants la possibilité d'émettre un message qui peut, comme on l'a vu, être assez virulent. Dire ce qu'on pense de manière implicite en nommant un nouveau-né permet aux plus âgés de « sauver la face », en faisant entendre leur message tout en préservant la paix sociale. Se fâcher en famille est toujours risqué, la famille étant la principale garantie de prospérité. Les noms-messages ainsi donnés sont alors le signe d'une volonté de préservation des bonnes relations : on dénonce de manière allusive une situation en espérant que la personne concernée saura l'interpréter et changera d'attitude, mais on le fait sans remous, en évitant tout conflit ouvert. De la même façon, signifier et condamner des conflits familiaux par l'intermédiaire de noms-messages permet aussi d'affirmer une certaine autorité en montrant qu'on ne craint pas de manifester son opinion, même si par ailleurs on laisse faire les choses.
- 28 Un homme sensé, surtout s'il est d'un certain âge et qu'il a donc acquis une bonne maîtrise du langage, sait comment exprimer sa pensée sans émettre de mauvaises paroles (ce que montre l'usage valorisé des formules proverbiales). Le nom allusif est à comprendre dans le même sens. Dénoncer haut et fort un mariage ou une situation familiale serait faire preuve d'une totale irresponsabilité, d'un manque de contrôle

particulièrement condamnable dans ce contexte où l'on dit de celui qui parle sans prendre la peine de voiler ses propos qu'il a « la bouche déchirée », qu'il ne contrôle pas sa bouche et laisse sortir par la déchirure qu'il a aux commissures des lèvres des mots qu'il devrait être capable de garder à l'intérieur (cf. Leguy 2000).

- 29 Si elle peut être comprise comme une faiblesse (le vieux n'ose pas dire son désaccord mais use d'un stratagème indirect pour cela), la nomination allusive doit en fait être entendue comme une force : car les paroles émises de cette manière seront mieux entendues que des paroles trop directes, considérées donc comme des erreurs de langage auxquelles il ne faut pas prêter attention et dont il vaut mieux déresponsabiliser l'énonciateur (en l'excusant de diverses manières : la boisson, la folie, la sénilité...). En entendant ses parents nommer son enfant, une femme pourra savoir ce qu'ils pensent réellement de son choix et pourra interpréter le message en fonction de sa propre sensibilité ou de la situation familiale : comme un déni pur et simple (« tu nous as déçus, nous ne voulons plus de toi... »), comme une invitation à rompre (« nous espérions mieux pour toi, nous pouvons encore t'aider... »), ou même comme une menace (« nous ne nous laisserons pas faire, attends-toi à ce qu'on vienne te reprendre... »). La portée du message, sous couvert d'une simple parole émise dans un moment d'émotion à la naissance d'un enfant, peut être beaucoup plus agressive qu'elle n'y paraît, l'aspect performatif de ces quelques mots ne devant pas être occulté ici, en témoigne la réticence de certains à émettre de tels messages (ou le fait qu'on attende parfois plusieurs années, suivant l'exemple du nom donné à Isabelle). S'il s'agit, comme le montre bien Kokou B. Akotia, d'« économiser la violence » (2006 : 52), il s'agit également, pour qui considère la parole comme une force, d'arriver à ses fins, à la manière de ces pileuses de mil moose observées par Junzô Kawada (1998 : 111 *sqq.*), chantant de façon détournée les paroles virulentes qu'elles adressent en toute impunité à leur mari fautif ou à une méchante belle-mère. Concernant les noms-messages en lien avec un désir d'enfant, on peut voir exprimer ici aussi la valeur performative accordée à la parole : on souhaite quelque chose qu'on ne maîtrise pas, mais on trouve le moyen de le signifier par une adresse au monde invisible sur lequel, malgré tout, on espère pouvoir agir.
- 30 Le but est donc d'émettre une parole qui, plus qu'une simple allusion, vise à remettre de l'ordre dans les relations sociales. La performativité de cette parole va alors au-delà des personnes concernées, pour atteindre la structure sociale elle-même.

Quelles relations entre nomination et parenté ?

- 31 Une étude comme celle de Bernard Vernier (1999) permet d'appréhender dans un même mouvement système de nomination et système de parenté. La nomination, telle qu'il a pu l'observer sur l'île grecque de Karpathos, reproduit les règles d'alternance de la parenté. Le système de parenté traditionnel se caractérisait par l'existence de lignées masculines et féminines nettement marquées, l'aîné des garçons d'un couple héritant de son père et portant le prénom de son grand-père paternel, l'aînée des filles héritant de sa mère et du prénom de sa grand-mère maternelle. Dans la suite de la fratrie, les enfants étaient partagés entre les deux lignées selon une alternance systématique, tous les garçons de rang impair appartenant à la lignée paternelle et portant le prénom d'un membre de cette lignée, tandis que les garçons de rang pair relevaient de la lignée maternelle et portaient un prénom de cette lignée. Il en était de même, de façon inversée, pour les filles (*ibid.* : 12). Comparant avec d'autres systèmes de nomination ailleurs dans le monde, en

particulier le système birman où le choix d'un prénom fait l'objet d'une recherche précise et détermine ensuite toutes les relations d'un individu²⁴, Bernard Vernier conclut que « tout indique que les prénoms peuvent jouer un rôle important dans la structuration des rapports sociaux, même lorsqu'ils ne sont pas d'origine familiale » (*ibid.* : 125).

- 32 Dans de nombreux contextes, en effet, les règles de nomination sont liées à la parenté, notamment dans les cas où la position de l'enfant dans sa famille détermine le ou les prénoms qu'il porte, comme c'était le cas dans la plupart des sociétés traditionnelles européennes, du moins pour les aînés des fratries (Bromberger 1982 : 107). Parfois, comme le remarque Françoise Zonabend²⁵, le choix du prénom peut venir rééquilibrer la classification imposée par le nom de famille, le système de nomination traduisant ainsi les complexités du système de parenté. Les problématiques actuelles autour du choix du nom dit « de famille » des enfants dans les sociétés occidentales – combinaison patronyme-matryme, invention d'un nom composé d'une syllabe de chacun des noms des parents dans le cas de couples homosexuels... (Fine & Ouellette 2005 : 37) – semblent indiquer de la même façon que, dans ce nom, doit figurer quelque chose de l'appartenance familiale (alors que les noms de famille furent, on le sait, élaborés en Occident à partir de surnoms reflétant au départ les spécificités physiques ou sociales d'un individu, puis transmis à ses descendants, cf. Burguière 1980).
- 33 Le cas inuit, tel qu'il est rapporté par Bernard Saladin d'Anglure (2006), est particulièrement intéressant dans la mesure où la nomination y reconfigure les relations de parenté, bien au-delà non seulement des lois biologiques (procréation, génération, sexe...), mais aussi des limites individuelles, puisqu'un même individu pourra porter plusieurs noms et ainsi plusieurs identités familiales, sexuelles...
- 34 Dans le contexte qui nous occupe plus précisément, la relation entre nomination (limitée ici à la nomination usuelle) et parenté n'est pas systématique. Comme nous l'avons vu plus haut, la parenté est cependant la principale préoccupation exprimée par les donneurs de noms-messages. Mais le nom lui-même, s'il doit être entendu comme un message, peut également être compris comme une revendication sur l'enfant, une manière de se l'approprier ou de conforter son appartenance, non pas en lui attribuant le nom d'un grand-père comme en héritage (pratique relativement rare chez les Bwa)²⁶, mais plutôt en signifiant implicitement, au moyen de messages qui peuvent sembler circonstanciels, l'idée qu'on se fait de la famille et ce qu'on attend peut-être plus précisément du mariage de ses enfants et des fruits de leurs unions.
- 35 De plus, nommer est créer du lien, et cela est explicitement établi dans les pratiques de la nomination telles qu'elles sont observées chez les Bwa. Au-delà du message émis, la nomination n'est-elle pas d'abord une manière de construire la relation ?
- 36 Les enfants bwa n'appartiennent qu'à une seule lignée, celle de leur père. C'est au sein de ce lignage paternel qu'ils sont initiés, lors d'une première présentation au Do²⁷ et aux ancêtres dans la petite enfance, puis aux masques dans l'adolescence. Durant cette première présentation au Do, ils reçoivent un nom (« nom du marigot ») – qui ne sera jamais usité par mesure de précaution contre d'éventuelles malfaisances –, choisi par le grand-père paternel (ou le responsable lignager) parmi les noms usuels des générations précédentes. Ce nom par lequel l'enfant est connu et reconnu dans le monde des ancêtres confirme l'unilatéralité de l'appartenance lignagère, cette nomination (« secrète », unique et permanente) renforçant alors le système de parenté. Cependant, l'enfant reçoit d'autres noms qui, s'ils sont de moindre importance dans la mesure où ils ne permettent

pas d'avoir prise sur l'individu lui-même, sont cependant ceux qu'on utilise pour le désigner ou, dans certains cas²⁸, pour s'adresser à lui. Nous avons vu, qu'à la naissance d'un enfant, il reçoit généralement au moins deux noms usuels, un de sa famille paternelle et un autre de la famille de sa mère, pour laquelle il est, qu'il soit garçon ou fille, un *zímínú* (personnage qui peut se permettre certaines libertés, comme le vol de poule par exemple, et qui pourra intervenir dans certains cas pour faire aux ancêtres des demandes qui ne seraient pas honorées si elles étaient faites par un membre du lignage). Ce *zímínú* est donc nommé par la famille de sa mère, d'un nom qui n'est utilisé que par les membres de ce lignage. Ici, il me semble que la nomination, dans sa pluralité, ne signifie pas une bilatéralité latente, mais exprime bien plutôt le réseau relationnel dans lequel l'enfant s'inscrit, chaque nom représentant une sphère relationnelle (seul le « nom du marigot » portant, avec l'identité de la personne, son attachement familial). De la même manière, un enfant recevra un nom d'une personne de caste (griot ou forgeron) ou d'un allié à plaisanterie s'il naît chez lui, ce qui marquera ainsi la relation entre son lignage et celui de son hôte. Durant l'enfance, la relation avec les pairs est également marquée par l'attribution d'un surnom, donné par les compagnons d'âge et utilisé par eux seuls. Le fait que la famille de la mère donne un nom usuel à l'enfant doit plutôt être compris comme la confirmation d'un lien qui relie l'enfant au lignage de sa mère plutôt que comme l'expression d'une appartenance parentale.

- 37 La jeune fiancée qui arrive dans un lignage n'y est généralement pas désignée par son nom propre²⁹. Elle est invariablement appelée « la fiancée » ou plutôt « notre³⁰ fiancée » (*wa hánfíán*), puis « notre femme » (*wa hán*), et on utilisera le teknonyme « mère de » dès la naissance de son premier enfant. Est-ce une manière de l'intégrer au lignage de son mari, même si elle demeure pour toujours enfant de son propre lignage³¹ ? N'est-ce pas plutôt³², pour les membres du lignage de son mari, là aussi, une manière de manifester la relation, en donnant « leur nom » (teknonyme formé à partir du nom qu'ils ont donné à son enfant) à la jeune femme ? L'usage du teknonyme serait alors un moyen pour attribuer, à l'occasion de la nomination de son premier-né, un nom propre à une femme qui restera une étrangère, mais est vouée à vivre dans la famille et à y procréer. Nommer un enfant, désigner quelqu'un par un nom qu'on lui choisit et qu'on sera les seuls à utiliser, n'est-ce pas quelque part se l'approprier, le faire sien, s'inventer peut-être une parenté qui n'est pas telle qu'elle est formalisée dans les pratiques, mais trouve dans l'énonciation d'un nom une certaine stratégie d'affirmation ?
- 38 Les noms peuvent être compris comme l'expression de relations sociales, qu'elles soient satisfaisantes ou insatisfaisantes. C'est d'une part ce qu'on constate quand ils sont émis sous forme de message, en rapport avec le mariage ou la situation familiale ainsi commentés ou contestés. C'est d'autre part ce qu'indique cette propension de la nomination à dire la relation ; et non seulement à la dire, mais peut-être également à la faire dans la mesure où on attend une certaine efficacité de cette parole qu'est le nom.
- 39 La nomination, même circonstancielle ou anecdotique comme elle peut le paraître dans ces noms-messages bien connus en contexte africain, n'est jamais qu'une simple parole (ce que confirme Fédry 2009). L'exemple des noms donnés aux enfants bwa nous montre que c'est par ce procédé, attribuant un ou des noms à une personne, que se jouent des négociations entre normes énoncées et pratiques constatées. Négociations qui visent à construire des relations informelles tout comme à rétablir les déviances permises mais dénoncées, la nomination intervenant alors comme un modulateur entre ces deux pôles de la vie sociale que sont les normes (discours normatif, règles d'alliance, nomenclatures)

et les pratiques. La nomination, qui s'impose au quotidien et donne à entendre à haute voix les messages allusifs choisis en toute discrétion, ajuste dans un cadre finalement assez rigide les relations sociales.

40 ❖

- 41 Les messages transmis dans les noms donnés aux enfants bwa par leurs grands-parents sont une façon de dire ce qui ne saurait se dire ouvertement, tout particulièrement en matière de relations familiales ou de mariage. Et pourtant, les anciens, responsables lignagers, ont traditionnellement une certaine maîtrise sur les alliances, conçues comme des stratégies permettant de préserver et d'étendre ses relations, même si les Bwa ont toujours accordé une certaine indépendance à leurs enfants dans le choix des conjoints. Dans un contexte où la parole est conçue comme ayant une grande valeur performative, dire ainsi ce qui ne saurait se dire ouvertement, n'est-ce pas faire preuve d'une grande maîtrise, non seulement de la parole, mais aussi de la gestion de la parenté au sein des familles ? Le nom semble en effet lié à la parenté, en tant qu'expression du lien familial, ainsi que peuvent l'indiquer différentes stratégies de nomination renforçant ou contredisant le système de parenté observées à travers le monde. Si chez les Bwa, comme dans d'autres contextes en Afrique et ailleurs, la nomination est souvent à entendre comme un message circonstanciel, elle semble cependant jouer un rôle d'ajustement entre l'aspect normatif des relations de parenté – en particulier des stratégies matrimoniales – et les pratiques effectives. Choisis, puis émis et ré-énoncés au quotidien, les noms-messages présenteraient donc une certaine efficacité, visant à faire adapter le discours aux pratiques, mais manifestant aussi une indéniable performativité en tant qu'« outils »³³ pragmatiques tendant à faire correspondre les pratiques au discours normé.

BIBLIOGRAPHIE

Akotia, Kokou Benjamin, 2006 « Les noms “sculptés” : l'art de communiquer avec l'inconnu », *Cahiers de littérature orale* 59-60 : 31-56.

Bloch, Maurice, 2006 « Teknonymy and the Evocation of the “Social” among the Zafimaniry of Madagascar », in Gabriele vom Bruck & Barbara Bodenhorn, eds, *The Anthropology of Names and Naming*, Cambridge-New York, Cambridge University Press : 98-114.

Bromberger, Christian, 1982 « Pour une analyse anthropologique des noms de personnes », *Langages* 66 : 103-124.

Bruck, Gabriele vom & Barbara Bodenhorn, eds., 2006 *The Anthropology of Names and Naming*. Cambridge-New York, Cambridge University Press.

Burguière, André, 1980 « Un nom pour soi : le choix du nom de baptême en France sous l'Ancien Régime (xvi^e-xviii^e siècles) », *L'Homme* 20 (4) : 25-42.

Capron, Jean, 1988 *Introduction à l'étude d'une société villageoise, 1955-1968*. Tours, Université François-Rabelais (« Mémoire du Laboratoire d'anthropologie et de sociologie » 2).

Cremer, Jean, 1924 *Matériaux d'ethnographie et de linguistique soudanaises*, 3 : *Les Bobo (la vie sociale)*. Paris, Paul Geuthner.

Dena, Pobanou Joseph, 1982 *Le Mariage et l'enlèvement des filles chez les Dwena (Bwa de Fangasso, cercle de Tominian)*. Bamako, Mémoire de l'École normale supérieure.

Fédry, Jacques, 2009 « "Le nom, c'est l'homme" : données africaines d'anthroponymie », *L'Homme* 191 : 77-106.

Fine, Agnès & Françoise-Romaine Ouellette, eds, 2005 *Le Nom dans les sociétés occidentales contemporaines*. Toulouse, Presses universitaires du Mirail (« Les Anthropologiques »).

Hertrich, Véronique, 1996 *Permanences et changements de l'Afrique rurale. Dynamiques familiales chez les Bwa du Mali*. Paris, Centre français sur la population et le développement (« Les études du CEPED » 14).

Hertrich, Véronique & Marie Lesclingand, 2003 « Jeunesse et passage à l'âge adulte chez les Bwa du Mali », in Véronique Hertrich & Seydou Keïta, eds, *Questions de population au Mali*. Bamako, Le Figuier-UNFPA : 251-281.

Houis, Maurice, 1963 *Les Noms individuels chez les Mosi*. Dakar, Institut fondamental d'Afrique noire.

Kawada, Junzô, 1998 *La Voix. Étude d'ethno-linguistique comparative*. Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales (« Recherches d'histoire et de sciences sociales » 78).

Leguy, Cécile, 2000 « Bouche délicieuse et bouche déchirée : proverbe et polémique chez les Bwa du Mali », *Langage et Société* 92 : 45-70.

Leguy, Cécile, 2005 « Noms de personne et expression des ambitions matrimoniales chez les Bwa du Mali », *Journal des Africanistes* 75 (2) : 107-128.

Leguy, Cécile, 2006 « Des noms cités dans les proverbes : au sujet d'une modalité du reproche indirect en contexte africain », *Cahiers de littérature orale* 59-60 : 165-184.

Leguy, Cécile & Micheline Lebarbier, eds, 2006 *Cahiers de littérature orale 59-60 : Des noms et des personnes*. Paris, Publications Langues'O.

Massard-Vincent, Josiane & Simonne Pauwels, eds, 1999 *D'un nom à l'autre en Asie du Sud-Est. Approches ethnologiques*. Paris, Karthala (« Hommes et sociétés »).

Obeng, Samuel Gyasi, 2001 *African Anthroponymy. An Ethnopragmatic and Morphophonological Study of Personal Names in Akan and Some African Societies*. München, Lincom Europa (« Lincom Studies in Anthropology » 8).

Retel-Laurentin, Anne, 1979 « Évasions féminines dans la Volta noire », *Cahiers d'études africaines* 73-76 (1-4) : *Gens et paroles d'Afrique, écrits pour Denise Paulme* : 253-298.

Retel-Laurentin, Anne & Suzanne Horvath, 1972 *Les Noms de naissance, indicateurs de la situation familiale et sociale en Afrique noire*. Paris, Société d'études linguistiques et anthropologiques de France (« Bibliothèque de la SELAF » 30).

Saladin d'Anglure, Bernard, 2006 « Le système des noms de personne inuit, un "fait social total" », *Cahiers de littérature orale* 59-60 : 287-316.

Siran, Jean-Louis, 1987 « Signification, sens, valeur : proverbes et noms propres en pays vouté (Cameroun) », *Poétique* 72 : 403-429.

Vernier, Bernard, 1999 *Le Visage et le Nom. Contribution à l'étude des systèmes de parenté*. Paris, Presses universitaires de France (« Ethnologies-controverses »).

Zonabend, Françoise, 1980 « Le nom de personne », *L'Homme* 20 (4) : 7-23.

NOTES

1. Les Bwa sont des cultivateurs sédentaires vivant au sud-est du Mali et à l'ouest du Burkina Faso. Ils parlent une langue gur, le bwamu (ou boomu au Mali). Les noms cités dans cet article ont été recueillis auprès de Bwa du Mali parlant le dialecte de Mandiakuy (dahanmu) du boomu. Pour chacun, j'indique [f.] quand le nom est explicitement féminin ou que je l'ai rencontré porté par une femme, [m.] quand il est masculin ou porté par un homme.

2. Précisons qu'il est également donné à chacun un nom demeurant « secret » lors d'un rituel initiatique qui a lieu dans les premières années de la vie de l'enfant. Ce nom, inusité du vivant de la personne, sera chuchoté à l'oreille du défunt – si celui-ci, homme ou femme, a eu le temps de bien vieillir et d'avoir des responsabilités importantes – lors du rituel funéraire, quand le forgeron l'invitera à transmettre les doléances des vivants aux ancêtres et lui souhaitera un bon voyage.

3. Dans les familles chrétiennes, l'enfant reçoit également un nom chrétien qui sera alors le plus usité, du moins dans le milieu chrétien. Cela ne le dispense pas de recevoir d'autres noms en boomu. Actuellement, les jeunes générations revendiquent la possibilité de baptiser les enfants directement avec des noms en boomu, et les baptêmes d'enfants catholiques se font généralement avec deux noms, l'un chrétien (en français), l'autre « traditionnel » en boomu.

4. Dans les familles chrétiennes, le nom chrétien est le plus souvent donné directement par les parents de l'enfant.

5. Une mère qui a accouché en brousse (ou qui a perçu les premières douleurs en brousse) ou pendant un événement particulier (une récolte, des funérailles, un jour de boisson, un jour de marché) peut donner elle-même un nom signifiant cet événement à son enfant : par exemple, les noms Chef-de-brousse ('Ùin-bɛ [m.] : « brousse/chef ») et Femme-des-noix-de-karité ('Úrú-hán [f.] : « noix de karité/femme : Née pendant la période de récolte des noix »). On considère ces événements comme ayant un fort pouvoir de fécondité : le jour du marché – on donne alors à l'enfant le nom du village qui correspond au jour où le marché a lieu dans ce village – est d'abord un jour d'abondance, de même que les jours de funérailles ou de boisson. Placer un enfant sous les auspices de ces jours fastes, c'est appeler sur lui une certaine chance, se concilier les puissances surnaturelles pour que l'enfant vive et qu'il soit porteur de chance (qu'il donne vie lui-même ou soit suivi de nombreux autres enfants).

6. Griots et forgerons forment des groupes endogames. Afin de faciliter la naissance d'un enfant, surtout si les accouchements précédents ont été difficiles ou si les enfants nés auparavant sont morts en bas âge, on peut confier la parturiente et l'enfant à naître à une famille de forgerons (auxquels on reconnaît une certaine maîtrise des éléments naturels), à des alliés à plaisanterie ou encore à des griots. Quand le forgeron nomme un enfant né chez lui Homme-de-la-forge (Ba-cuó [m.] : « homme/forge ») ou Marteau [Macíɛ [m.]], c'est parce qu'il a fait, pour que la naissance se passe bien, des incantations sur ces outils qui lui sont propres et qui représentent la force vitale qu'il détient.

7. Il s'agit pour celui qui donne le nom de placer l'enfant sous la protection de la puissance en question, ou de la remercier.
8. Au sujet de ce type de noms couramment donnés en contexte africain, cf. Houis (1963 : 19 *sqq.*).
9. Il s'agit d'un corpus de 180 noms recueillis avec les raisons du choix et l'identité des donneurs (certains noms en plusieurs occurrences), auprès des Bwa du Mali, depuis 1992.
10. Cette question a plus précisément fait l'objet d'un article (cf. Leguy 2005).
11. Dans cet exemple, l'union déplaisait aux parents de sa mère parce que les parents du jeune homme qu'elle aimait étaient très pauvres et, de surcroît, non convertis au christianisme.
12. Ces lignages avec lesquels on entretient une rivalité matrimoniale dont la cause lointaine est parfois oubliée sont désignés par un nom spécifique : ce sont des lignages *bàyanà*.
13. Si un grand-père donne le nom de son propre père à un enfant, celui-ci sera alors nommé Papa (*Baba*), Vieux (*Ma'i*) ou Notre-père (*Wa-mian* : « notre/père »). Le nom lui-même ne sera pas prononcé.
14. Durant plusieurs années, au moins trois, la famille d'un jeune prétendant offre des arachides à la mère de la fiancée et envoie des jeunes gens travailler dans les champs du père, le futur gendre devant s'y montrer le plus courageux.
15. *Tan'-éré* est la contraction de *tānu-éré* : « voix/une seule », *tānu* désignant la voix, mais aussi la parole quand celle-ci est de poids.
16. Sur cette question, cf. Capron (1988 : chap. III).
17. Est sous-entendue ici l'idée qu'on a su supporter la situation, notamment les soupçons, rumeurs ou incitations à se séparer de la femme reconnue comme stérile ou à chercher une nouvelle épouse, ce qu'on finit par faire d'ordinaire quand on reste trop longtemps sans enfant. Ce nom peut se comprendre comme le constat que leur patience a finalement été récompensée.
18. « À la différence de ce qu'on observe dans d'autres sociétés de la région, il est exceptionnel chez les Bwa que les chefs de famille profitent de leur position pour détourner à leur profit de jeunes épouses, en prolongeant la durée de célibat de leurs cadets. Il est impensable qu'un homme épouse une jeune femme qui pourrait être l'épouse de son fils » (Hertrich & Lesclingand 2003 : 266).
19. Sur ce sujet, cf. Capron (1988 : chap. IV).
20. Selon les travaux de Véronique Hertrich, l'âge médian au premier mariage des hommes était pour les générations nées avant 1945 de 22,6 ans, soit presque 5 ans plus tôt que la moyenne des pays sahéliens pour la même époque (27 ans) (Hertrich & Lesclingand 2003 : 266).
21. « Les responsables familiaux continuent à organiser des mariages, mais ils le font moins systématiquement et moyennant des procédures matrimoniales beaucoup plus souples. Leur intervention a perdu de sa nécessité : les jeunes hommes peuvent espérer trouver une jeune épouse sans recourir à la compétence des "vieux", en contournant les procédures régulières d'accès aux femmes » (*Ibid.* : 278).
22. Les témoignages recueillis par le docteur Cremer au début du xx^e siècle sont à cet égard éloquents. Jean Cremer écrit ainsi : « La plupart des jeunes filles bobo [bwa] ont plusieurs prétendants à la fois, dont elles acceptent les cadeaux et qui reçoivent leurs

faveurs jusqu'au mariage. Ce n'est pas toujours le plus généreux qui est le préféré, et souvent les parents de la fille interviennent pour guider son choix, mais en vain. Il arrive qu'après avoir été comblée de présents par "qui a posé les fiançailles", elle abandonne sa famille pour épouser un autre homme. Le père et la mère de l'inconstante entament aussitôt des pourparlers pour la faire revenir, mais elle refuse, les oblige à restituer tout ce qu'a offert celui qu'elle délaisse : paniers de pistaches, de mil, de maïs, pagnes rayés, bandelettes pour ceindre le front, fils de perles, cauris réunis et cousus pour orner les reins, etc. Avec un soupir de regret, la mère rassemble toutes ces richesses, les rend aux prétendants. Certes une fille qui s'est donnée, a reçu de son premier fiancé tant de soins et de cadeaux, est mal considérée lorsqu'elle l'abandonne. Ce qu'elle fait n'est pas bien, dira-t-on, pas bien du tout. Mais la réprobation dure peu, la fiancée est bien libre après tout, et l'autre n'avait qu'à mieux s'y prendre pour être agréé » (1924 : 35-36).

23. Même si le taux de divorce est relativement élevé chez les Bwa, comme il l'est en général en Afrique de l'Ouest, même si la procédure est assez facile et même si la femme en est la principale instigatrice (du fait notamment de la virilocalité), l'image stéréotypée de la femme boo volage et inconstante doit cependant être relativisée. Elle l'est d'autant plus que les divorces sont souvent du fait de la famille de la femme, quand l'union fait suite à un enlèvement (il peut arriver qu'un groupe de jeunes enlèvent sans préparation auprès des parents une jeune fille pour l'un des leurs, alors que la jeune fille elle-même n'est pas avertie) et qu'elle la retire en annulant de fait une union dont elle n'avait pas contrôlé la constitution, les mariages organisés par les familles demeurant les plus stables (Hertrich 1996 : 291-321).

24. « Toute l'histoire sociale et affective de la personne sera influencée par son jour de naissance et le prénom qui lui est associé et qui sert de repère dans les relations avec les autres ». Les camarades d'enfance, les époux, les domestiques, les associés... devront être choisis en fonction de la compatibilité de leur prénom avec celui de l'individu (Vernier 1999 : 126).

25. « C'est ainsi que, choisi alternativement dans l'une et l'autre lignée, le prénom, pris au niveau de l'ensemble des membres d'une fratrie, permet de récupérer la bilatéralité caractéristique des systèmes de parenté européens et d'atténuer l'accentuation patrilinéaire du nom de famille qui identifie l'individu à une seule lignée » (Zonabend 1980 : 12).

26. Le nom usuel est rarement choisi parmi les noms du lignage, contrairement au nom d'initiation, demeurant secret.

27. Entité spirituelle, principe unificateur des Bwa.

28. Comme dans de nombreuses sociétés, on ne prononce pas le nom d'un aîné quand on s'adresse à lui chez les Bwa.

29. Sauf si la fiancée choisie est *zímínú* (enfant d'une fille du village). Dans ce cas, elle est déjà nommée au village par le nom qu'elle a reçu de sa famille maternelle, et l'on pourra continuer de la nommer ainsi, même après la naissance de ses enfants. Cependant, par politesse, on préférera généralement utiliser un teknonyme.

30. Le pronom en usage pour les termes de parenté est toujours au pluriel.

31. À sa mort, si son corps est enterré dans le sol de sa maison comme les membres de la maisonnée, son âme et son nom rejoindront la maison des ancêtres de son lignage paternel sous la forme d'un bâton auquel est attachée une poule que les membres de son

lignage, venus pour l'enterrement, rapporteront en procession jusqu'à son village d'origine.

32. En énonçant cette hypothèse, je ne néglige pas pour autant le fait que le teknonyme permette de respecter une certaine politesse qui veut qu'on évite de prononcer le nom d'une personne qu'on estime, tout comme il permet d'éviter tout simplement d'énoncer un nom dont on ne maîtriserait peut-être pas tout le sens et par là toute la puissance. Ainsi, on peut penser qu'en contexte africain, la teknonymie joue un rôle similaire à celui qu'elle joue en Asie du Sud-Est : « Une manière indirecte d'écarter l'emploi du nom personnel d'un adulte est de recourir aux formes nominales, dont la teknonymie : celle-ci profite de l'absence de contraintes d'énonciation pesant sur les noms des enfants, qui peuvent alors être intensément entendus pour désigner géniteurs et autres ascendants » (Massard-Vincent & Pauwels 1999 : 22).

33. J'emprunte l'expression à Maurice Bloch qui définit les noms comme « tools used in social interaction, which can be put to ever-new uses » (2006 : 98).

RÉSUMÉS

Résumé

Chez les Bwa, comme dans d'autres sociétés africaines, les noms individuels sont souvent à entendre comme des messages adressés à une tierce personne. Ces messages, portés par les noms donnés aux enfants par leurs grands-parents, sont une façon de dire ce qui ne saurait se dire ouvertement, tout particulièrement au sujet des relations familiales ou des mariages. Dans un contexte où la parole est conçue comme ayant une grande valeur performative, énoncer son avis de manière voilée, à l'occasion de la naissance d'un enfant, est preuve d'une grande maîtrise, non seulement de la parole, mais aussi de la gestion des relations de parenté. Si les noms usuels semblent anecdotiques et circonstanciels, ils jouent cependant des rôles pragmatiques non négligeables, notamment dans leurs relations avec les faits liés à la parenté. La nomination, sous la forme de noms-messages, semble dans ce contexte jouer un rôle d'ajustement entre l'aspect normatif des relations de parenté et les pratiques effectives.

What Do "Message-Names" Say ?

Among the Bwa, as in other African societies, an individual's name often convey a message addressed to a third person. These messages, conveyed by the names that grandparents have given to children, provide a way to state what may not be said outright, in particular about family relations or marriages. In a context where language is thought to have a strong performative value, uttering one's opinion in veiled terms when a child is born provides proof of the person's skills not just in using language but also in managing relations with kin. Even though a person's usual names seem anecdotal and circumstantial, their pragmatic function should not be over-looked, especially in relation to the facts of kinship. In this context, the act of naming in the form of a message-name apparently serves to adjust the normative aspects of kinship to actual practices.

INDEX

Mots-clés : nom, nom-message, relations de parenté, stratégies discursives, stratégies matrimoniales, Mali, Bwa

Keywords : Name, Message-Name, Kinship Relations, Discursive Strategies, Matrimonial Strategies

AUTEUR

CÉCILE LEGUY

Université Paris Descartes, Centre d'anthropologie culturelle (CANTHEL, EA 4545), Paris